

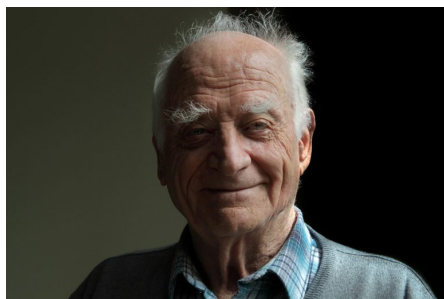


Les mutations du cognitif

Entretien avec Michel Serres

Serge Abiteboul et Gilles Dowek interviewent Michel Serres, philosophe, historien des sciences et homme de lettres, membre de l'Académie française. Michel Serres revient sur un thème qui lui est cher, les mutations du cognitif, qu'il a déjà par exemple développé dans Petite Poucette, un immense succès d'édition (Le Pommier, 2012).

Cet entretien a été publié par BINAIRE¹, en collaboration avec TheConversation².



Michel Serres, professeur, auteur, membre de l'Académie Française, © Manuel Cohen

Binaire : *Vous avez écrit sur la transformation de l'individu par l'informatique. C'est un sujet qui intéresse particulièrement Binaire.*

Michel Serres : Cette transformation se situe dans un mouvement très ancien. Avec l'écriture et l'imprimerie, la mémoire s'est externalisée, objectivée. L'informatique a poursuivi ce mouvement. Chaque étape a été accompagnée de bouleversements des sciences. L'informatique ne fait pas exception. Pour

la connaissance, nous avons maintenant un accès universel et immédiat à une somme considérable d'information. Mais l'information, ce n'est pas encore la connaissance.

1. <http://binaire.blog.lemonde.fr/>

2. <https://theconversation.com/fr>

C'est un pont qui n'est pas encore bâti. La connaissance est le prochain défi pour l'informatique. À côté de la mémoire, une autre faculté se transforme : l'imagination, c'est-à-dire la capacité à former des images. Perdons-nous la faculté d'imaginer avec toutes les images auxquelles nous avons accès sur le réseau ? Ou découvrons-nous un autre rapport à l'image ? Quant au raisonnement, certains logiciels résolvent des problèmes qui nous dépassent. Mémoire, imagination, raisonnement, nous voyons bien que toute notre organisation cognitive est transformée.

B. : Au-delà de l'individu, l'informatique transforme toute la société.

M. S. : Je commencerais volontiers par les métiers. L'organisation sociale précédente était fondée sur la communication et sur la concentration. Pour la communication, pensons aux métiers d'intermédiaires, de la « demoiselle du téléphone » au commerçant. Pour la concentration, pensons aux villes – concentrations de personnes et de pouvoir –, aux bibliothèques – concentration de livres, etc. L'informatique transforme ces deux éléments fondamentaux de nos sociétés. Pour la communication, nous assistons à la disparition des intermédiaires. Quant à la concentration, elle cède la place à la distribution. Par exemple, la monnaie émise par les banques centrales, concentration, sont remplacées par les crypto-monnaies, distribution.

Le lien social a également été profondément transformé. Par exemple, le nombre d'appels le plus important sur un téléphone portable, ce sont les appels des mères aux enfants. Cela bouleverse les relations familiales. Ce qui a changé également c'est que nous pouvons contacter n'importe qui, n'importe quand, la distance est donc abolie et nous sommes passés d'un espace métrique à un espace topologique. Nous interagissions avant avec les gens qui vivaient près de chez nous. Nous sommes devenus les voisins de tous ceux que nous retrouvons sur le réseau, même s'ils sont au bout du monde. Ça change toute la société qui est bâtie sur des relations.



Des habitants de Westchester en route vers la ville de New York, 1955. Photo de Guy Gillette.

B. : Est-ce que vous y voyez une intensification des liens sociaux ?

M. S. : Quantitativement c'est certain. On dit que les gens sont isolés, collés à leur téléphone portable. Quand j'étais jeune et que je prenais le métro, je n'étais pas en relation avec mes voisins. Maintenant, je suis au téléphone, je suis en relation avec quelqu'un. Contrairement à ce qu'on dit, je suis moins seul... Je parlais de solitude. Il faut distinguer entre la solitude et le sentiment d'appartenance. Avant l'informatique, on se disait français, chinois, gascon, breton, chrétien, etc. C'étaient

nos appartenances, qui se sont construites dans un monde qui ne connaissait pas l'informatique. Par exemple, nous vivons encore dans des départements découpés pour que nous puissions aller du chef-lieu n'importe où en une journée de cheval. Cela n'a plus aucun sens.

Ces groupes se sont presque tous effondrés. L'informatique nous oblige à construire de nouvelles appartenances. C'est ce qui fait le succès des réseaux sociaux. Nous cherchons aveuglément de nouveaux groupes.

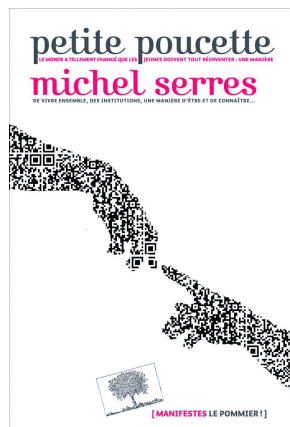
B. : Le réseau social d'une personne était naguère déterminé par son voisinage. Aujourd'hui, on peut choisir des gens qui nous ressemblent. N'existe-t-il pas un risque de s'enfermer dans des appartenances ?

M. S. : Oui. Mais cela augmente nos libertés. Les aristocrates qui se rencontraient disaient « Bonjour, mon frère », ou « mon cousin ». Un aristocrate s'est adressé à Napoléon en lui disant, « Bonjour, mon ami », pour insister sur le fait que Napoléon ne faisait pas partie de l'aristocratie. Napoléon lui a répondu : « On subit sa famille, on choisit ses amis. »

Non, le risque principal des réseaux sociaux aujourd'hui, ce n'est pas l'enfermement, ce sont les bobards, les rumeurs, les fausses nouvelles. Nous avons vu les dangers énormes de rumeurs, de haine. Voilà, nous avons un problème sérieux.

Nous ne savons pas encore mesurer les effets de ces bobards. Les bobards ont-ils déterminé l'élection de Donald Trump ? Mais la question est plus générale. Ce que nous savons, c'est qu'il y a eu Trump, le Brexit, Poutine, Erdogan, etc. La cause de cette vague vient de la peur que les gens ont du monde qui nous arrive. Et cela est en partie la faute de l'informatique. Nous autres, héritiers des lumières du XVIII^e siècle, nous avons une confiance presque absolue, trop forte peut-être, dans le progrès. Ces événements nous rappellent que tout progrès a un coût. C'est le prix à payer pour l'accès universel à toute l'information. Tout moyen de communication est à la fois la meilleure et la pire des choses. Il faut vivre avec cela.

Cela donne une idée de la morale nouvelle. Monsieur Bush a parlé de l'axe du mal comme s'il y avait Saint-Georges d'un côté et de l'autre le dragon. Mais, dès que l'on combat le mal, on devient le mal et Saint-Georges se transforme en dragon. Le mal est intimement mélangé au bien. Cela donne une sorte de philosophie du mélange. Leibniz a un mot là-dessus : un accord de septième, une dissonance bien placée peut donner à une composition quelque chose de bien supérieur à l'accord parfait.



Petite poucette, Le Pommier

B. : *Dans cette société qui se transforme, ne faut-il pas également que la politique se transforme ?*

M. S. : Vous avez raison. Nous avons connu une bascule de culture énorme du fait des sciences dures, de la physique, la chimie, la médecine, etc. et de l'informatique bien sûr. Ces transformations ont été conditionnées par les sciences dures, moins par les sciences humaines. Pourtant ceux qui nous gouvernent sont surtout formés aux sciences humaines. C'est une catastrophe dont on ne mesure pas l'ampleur. Le décideur, le journaliste... ceux qui ont la parole, en savent peu sur les sciences dures. C'est très dangereux du fait que la politique doit être repensée en fonction du monde contemporain. Ils ne peuvent pas continuer à décider de choses qu'ils ne comprennent plus.

On le voit tous les jours. Dernièrement, Laurent Fabius m'a invité pour La nuit du droit, avec une très grande partie réservée à l'environnement. Il y avait des juristes, des philosophes, des sociologues, etc., pas un savant. J'ai dit à Fabius : nous allons décider de choses que nous ne comprenons pas. Oh, nous avons des informations, me répondit-il. Vous avez des informations, mais vous n'avez pas la connaissance !

B. : *Et le citoyen qui vit ces crises ?*

M. S. : Le citoyen vit un monde tout à fait nouveau, mais il est dirigé par des gens qui viennent de mondes complètement anciens. Donc, même s'il ne comprend pas ce qu'il vit, le citoyen est déchiré. Les crises politiques que nous traversons viennent de là. Elles sont fondamentalement épistémologiques. On construit, au nord de Paris, un Campus Condorcet exclusivement consacré aux sciences humaines. L'université de Saclay, au Sud, est principalement consacrée aux sciences dures. On met des dizaines de kilomètres entre les deux. Cultivés ignorants ou savants incultes. La tradition philosophique était exactement l'inverse.

B. : *Cette séparation nous désespère autant que vous. Mais il semble qu'il y ait une prise de conscience, qu'on commence à ressentir le besoin de faire sauter ces frontières ?*

M. S. : En période de crise, les problèmes majeurs sont tous interdisciplinaires. Le gouvernement est partagé en spécialités. Prenez le chômage. Il touche le travail, l'éducation, l'agriculture... Un gouvernement en petits morceaux ne peut plus résoudre ces problèmes interdisciplinaires.

Nous sommes des scientifiques qui continuons une route qui a conduit à l'informatique avec Turing. Nous avons l'idée d'une histoire, d'un progrès. Gouverner, ça veut dire tenir le gouvernail, savoir où on est, d'où on vient, où on va. Aujourd'hui, il n'y a plus de cap, uniquement de la gestion. Il n'y plus de gouvernement parce qu'il n'y a plus d'histoire. Et il n'y a plus d'histoire parce qu'il n'y a plus de connaissance

des sciences. Ce sont les sciences dures qui ont fait le monde moderne, pas l'histoire dont parlent les spécialistes de sciences humaines. Il faut conjuguer les deux. L'informatique a un rôle essentiel à jouer, y compris pour transformer les sciences humaines.

Des informaticiens doivent apprendre à devenir un peu sociologues, un peu économistes, etc. Et les chercheurs en sciences humaines doivent devenir un peu informaticiens. C'est indispensable d'avoir les deux points de vue pour plonger dans le vrai monde.

B. : *Peut-être pourrions-nous conclure sur votre vision de cette société en devenir ?*



*C'était mieux avant,
Le Pommier*

marche, mais il faut s'y préparer. Dans la société d'hier, un homme normal était un ouvrier, un travailleur. Ce ne sera plus le cas dans celle de demain. C'est aussi en cela que nous ne sommes pas dans une révolution industrielle.

Le travail était une valeur essentielle. Dans la société de demain, peut-être dans cinquante ans, le travail sera une activité rare. Il nous faut imaginer une société avec d'autres valeurs. Le plus grand philosophe de notre siècle sera celui qui concevra cette nouvelle société, la société de l'*otium*, de l'oisiveté. Qu'allons-nous faire de tout le temps dont nous disposerons ?

Pour aller plus loin, nous ne pouvons que vous conseiller la lecture de Michel Serres, et notamment de Petite Poucette, Le Pommier. Vous pouvez aussi écouter la conférence lumineuse³ qu'il a donnée pour les 40 ans d'Inria.

3. https://interstices.info/jcms/c_33030/les-nouvelles-technologies-revolution-culturelle-et-cognitive